

JE VOUDRAIS !

Je voudrais, Seigneur, toujours être
Comme un serviteur pour son maître,
Plein d'un joyeux empressement
Docile à tout moment.

Je voudrais ressembler aux anges
Qui chantent là-haut tes louanges,
Comme eux obéir à ta loi,
Sans demander : Pourquoi ?

Je voudrais te louer sans cesse
Avec un cœur plein d'allégresse,
Vivre en implorant tous les jours
Ton fidèle secours.

Je voudrais, Seigneur, toujours croire
A ta mort sainte, expiatoire,
T'aimer et partout ici-bas,
Te suivre pas à pas

Je voudrais être charitable,
Compatissant et secourable,
Tendre la main aux malheureux
Et pleurer avec eux.

Je voudrais... mais que puis-je faire,
Sinon de t'offrir ma prière ?
Sans ton Esprit je ne puis rien
Jésus, sois mon soutien.

A. FISH.

Notre Feuilleton

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication d'un feuilleton très intéressant qui a pour titre : *Envers et contre Tout*, par André Gérard.

LES TIRÉS DE L'EMPEREUR

Un ancien inspecteur des forêts de la couronne sous l'Empire, M. de la Rue, vient de publier un volume des plus intéressants intitulé : *les Chasses du second Empire*. Ecrit avec une vivacité pleine d'humour, bourré de souvenirs et d'anecdotes fort amusantes sur tous ceux que Napoléon III a invités à chasser en sa compagnie, ce livre, dont la première édition est déjà épousée, contient les portraits de deux anciens ministres de l'Empire : MM. Rouland et Magne, excellents administrateurs, mais détestables chasseurs, comme on va le voir.

Parmi les invités de l'empereur, les deux tiers étaient de médiocres tireurs, souvent de grands personnages n'ayant que fort peu de goût pour la chasse, et qui n'avaient pas osé refuser une invitation qui eût fait le bonheur de tant d'autres personnes à la cour. Le plus excentrique de tous, c'était, assurément, M. Rouland, ministre de la justice, avec son fusil Beringer et ses cartouches en cuivre qui rataient cinq fois sur dix. Aussitôt que le tiré était commencé, sans se préoccuper de ses voisins de droite et de gauche qu'il gênait constamment, marchant trop vite, courant en avant ou restant trop en arrière, il mettait à chaque instant le désordre dans la ligne des tireurs et des rabatteurs. M. Rouland aimait, tout particulièrement, le tir des faisans à terre. C'était fort heureux, car, aux jambes près des rabatteurs dont il se préoccupait fort peu, d'une prudence d'ailleurs qui laissait beaucoup à désirer, en tirant au vol, ébloui par les reflets de ses lunettes d'or, les chances d'accidents grandissaient singulièrement. Une fois que M. le ministre de la justice venait de tirer une poule à un mètre au-dessus de la tête de l'empereur, le prince de la Moskowa m'envoya lui dire, de sa part, de ne plus tirer les faisans qui s'en-volaient à sa droite. M. Rouland, qui était fort instruit, savait le mot de Régnier, dans l'une de ses satires : " Mal vit qui ne s'amende " ; il s'amenda ; il devint presque chasseur, presque prudent, il finit par tirer presque bien, depuis qu'il s'était fait cadeau d'un fusil à percussion centrale. Non content de tant de progrès, M. Rouland voulut encore faire un prosélyte de son ami M. Magne, alors ministre des finances. " Laissez-moi faire, mon cher Magne, je veux vous faire chasseur ; la chasse est un exercice salutaire qui vous fera du bien."

M. Rouland prit pour intermédiaire le comte de Labédoyère, qui se chargea d'obtenir du grand veneur l'autorisation de faire faire un coup de fusil, dans le parc, au ministre des finances.

M. de Labédoyère me fit dire qu'il avait absolument besoin de me parler. Je me rendis au palais. La cour était à Compiegne.

—M. Rouland et moi, me dit M. de Labédoyère, voudrions faire tuer quelques pièces de gibier à M. Magne ; comment faut-il nous y prendre ? Je compte, mon cher inspecteur, sur vous et votre obligeance.

—Je ne vois rien de plus convenable que le tiré du parc.

—J'ai l'autorisation de la Moskowa.

—M. Magne est-il chasseur ?

—Non, il n'a de sa vie tiré un coup de fusil, il n'entend absolument rien à la chasse ; vous pouvez imaginer tout ce que vous voudrez, il ne verra rien, je vous en réponds.

Comme je demeurais à la porte du parc, il fut convenu que ces messieurs viendraient me prendre le lendemain, à huit heures du matin.

**

Je fis appeler le garde du parc, Boulfroid : je lui donnai l'ordre de panneauter dans le tiré quelques pièces de gibier et de me les apporter à sept heures du matin. Il avait réussi à prendre deux lièvres. Je les lui fis attacher par les pattes de derrière à un piquet, à deux places différentes.

Ces trois messieurs arrivèrent à l'heure dite. M. Rouland, la cartouchière sanglée sur l'abdomen, portait crânement son fusil neuf sur l'épaule.

Nous entrâmes ainsi dans le parc. J'avais avec moi mon vieux *Phan*, le meilleur, le plus docile des chiens d'arrêt. Je le fis quêter d'abord où je savais qu'il ne trouverait rien ; puis, en prenant le vent, je l'amenaï à l'un des deux lièvres. À huit pas de distance, *Phan* tomba en arrêt raide comme un pieu.

—Ah ! se mit à dire M. Rouland, voilà le chien en arrêt. C'est un lapin, je le vois.

—Pardon, monsieur le ministre, c'est un lièvre.

—Oui, c'est vrai, vous avez raison, c'est jaune et le lapin est gris.

—Tenez, Magne, le voyez-vous au pied de cette touffe d'herbe blanchâtre, un peu à droite de cet arbre ?

M. le ministre des finances ouvrait des yeux comme portes cochères et ne voyait absolument rien. Cependant il mit à l'épaule et visa dans la direction que lui montrait M. Rouland. Seulement le bout du canon était un bon mètre trop haut. Je tremblais pour mon chien, heureusement assez loin du lièvre.

—Dépêchez-vous donc de tirer, disait M. Rouland : si vous attendez encore, le lièvre va se sauver.

—Oh ! il n'y a pas de danger, répliquai-je, mon chien le tient trop bien en respect, il ne bougera pas.

M. Magne fit feu.

Boulfroid, à qui j'avais fait la leçon, courut au lièvre en nous tournant le dos ; en deux tours de main la ficelle fut dénouée ; il saisit la malheureuse bête qui poussait des cris d'enfant.

—Maisachevez-le donc, Boulfroid, ne le faites pas souffrir !

Le garde lui donna, derrière les oreilles, un coup de poing qui eût assommé un bœuf ; le sang lui sortait par le nez ; il le jeta à *Phan* qui me le rapporta.

En examinant le lièvre, M. Rouland dit à M. Magne : " Vous l'avez touché en tête ; voyez comme il saigne ; c'est bien tiré, ça, bravo ! On ne tire pas mieux."

Les choses se passèrent à peu près de la même façon pour le second lièvre. Mais le plus piquant de l'affaire, c'est que M. Rouland ne vit rien, ne se douta de rien.

Quant à M. Magne, il ne revenait pas de son adresse : il était ravi. Il rentra au château avec un lièvre dans chaque main, racontant tout joyeux, à l'empereur, les péripéties de sa chasse du matin.

**

M. le ministre de l'instruction publique aimait beaucoup les petites chasses intimes de la forêt de l'Aigle, et pour cause. Là, M. Rouland pouvait se livrer à toute la vivacité de ses allures, sans être, comme aux chasses de l'Empereur, sous la férule du grand veneur, son véritable cauchemar, qui le morigénait à tout instant et le traitait un peu comme un collégien en vacances. Il n'est pas douteux que pour un ministre de l'instruction publique, ayant pour mission de diriger la jeunesse et de donner des leçons aux autres, il devait paraître dur d'en recevoir et d'être, en quelque sorte, envoyé à l'école. Il ne faut donc pas s'étonner que M. Rouland, qui avait ses coudées franches à nos petites chasses, s'y amusait beaucoup et beaucoup plus qu'ailleurs.

Le jour de l'incident que nous allons raconter, et dont nous avons été témoin, le temps était superbe, un vrai temps de chasse d'automne qui semble assurer d'avance le succès de la journée. Cette fois, on devait battre les enceintes, très riches en chevreuils, du camp de Senlis, du Plessis-Brion et de Saint-Léger.

De ce côté est situé le château du comte de B... dont le parc, non clos, n'est séparé de la forêt que par un simple fossé.

Un des fils, le jeune Ernest de B... avait depuis deux ans un blaireau très apprivoisé, qui amusait tout le monde au château, à cause de sa douceur et de sa gentillesse. *Pablo*—c'était son nom—jouissait de la plus entière liberté ; il affectionnait le parc, aimait à s'endormir au soleil dans le voisinage des terriers à lapins ; parfois aussi il lui arrivait de faire de petites excursions dans la forêt, sans cependant aller bien loin. Mais aussi-tôt que le cuisinier du château sonnait le déjeuner ou le dîner de ses maîtres, *Pablo* arrivait en toute hâte à la cuisine, où il savait qu'une bonne pitance l'attendait.

A l'une des battues où les rabatteurs en ligne étaient

placés sur le fossé, tournant le dos au parc du comte de B..., le hasard fit qu'en ce moment *Pablo* fut en promenade dans la forêt et se trouvait dans l'enceinte qu'on se disposait à fouler.

Au bruit insolite des rabatteurs qui criaient, qui frappaient sur les buissons avec leurs bâtons, *Pablo*, effrayé, s'enfuit de toute la vitesse de ses courtes pattes dans la direction des tireurs ; il passa à environ quarante pas de M. Rouland, qui tira les deux coups de son fusil Beringer, dont un seul partit, mais sans toucher l'animal. *Pablo* s'arrêta un instant et regarda le tireur. Furieux, M. Rouland se mit à sa poursuite en criant de toute la force de ses poumons : " Au sanglier ! au sanglier ! A moi ! à moi ! Arrivez donc ! arrivez vite ! Je le vois !" En courant, comme il n'avait pas eu le temps de mesurer l'ouverture du compas de ses petites jambes, en disproportion notable avec la largeur des nombreux fossés d'assainissement dont la forêt est traversée, au lieu de les franchir, M. Rouland tombait au beau milieu, entrant souvent dans la vase jusqu'à mi-jambe.

Après plusieurs culbutes et tout à fait à bout de souffle, notre enragé chasseur, ne voyant plus *Pablo*, qui s'était arrêté une fois ou deux encore à le regarder avant de disparaître dans le fourré, s'assit tout en nage, sans chapeau, sur le bord d'un fossé. Le brigadier Levassieur, accouru à ses cris, fut le premier qui le rejoignit, lui rapportant sa casquette restée pendue aux branches, et sa cartouchière pleine de douille en cuivre, trouvée dans le fond d'un fossé.

—Ah ! se mit à dire M. Rouland, quel dommage que mon second coup ait raté ! Je le tenais si bien au bout de mon canon ! Quel bel animal, quel énorme sanglier !

—J'en demande mille pardons à monsieur le ministre, mais l'animal que monsieur le ministre a vu n'est pas un sanglier, c'est un blaireau. C'est le blaireau de monsieur le comte de B... on l'appelle *Pablo*, et si monsieur le ministre, au lieu de tirer dessus et de le poursuivre, l'avait appelé par son nom, il serait probablement venu lui demander un morceau de sucre.

—Un blaireau ! Laissez-moi donc tranquille ; je sais ce que c'est qu'un sanglier, j'ai vu assez souvent celui de la place St-Sulpice que tout Paris a connu. Je suis sûr que je viens de voir un sanglier. Le gredin, qui avait l'air de se moquer de moi en me regardant chaque fois que je tombais dans un fossé, était tout gris, sa queue pas très longue et plate, je vous le répète, il ressemble tout à fait au sanglier de St-Sulpice.

—Mais, monsieur le ministre, reprit Levassieur, le sanglier n'a pas une queue plate, c'est une vrille qu'il a, en tire-bouchon, pas plus grosse que mon petit doigt.

—Allons ! qu'est-ce que vous me chantez encore ! Tout à l'heure, c'était votre *Pablo*, maintenant c'est une vrille ; laissez-moi en repos. C'est un sanglier que j'ai vu, j'en suis sûr, ou ne me fera pas croire le contraire.

Nous arrivâmes juste à temps pour jouir de ce piquant colloque, M. Rouland ne voulant pas en démodore, nous n'avions rien de mieux à faire que de lui laisser ses illusions. Le soir, après le dîner, dans les salons, l'un de nous, moins discret, ne résista pas au plaisir de raconter la mésaventure du ministre à l'Empereur, qui s'en amusa beaucoup.

Le lendemain, au déjeuner, l'Impératrice fit offrir à M. Rouland une tranche de hure de sanglier à la *Pablo*.

—Madame, lui dit M. Rouland, la fine raillerie de l'Impératrice est une épine qui conserve toujours beaucoup de parfum de la fleur, c'est un bouquet que j'accepte et dont je conserverai longtemps le souvenir.

C'était charmant, Parny n'eût pas mieux dit. Toutes les dames applaudirent de leurs jolies mains ; un peu plus, M. Rouland aurait eu une ovation.

A. DE LA RUE.

Conseils et maximes à méditer

Payez en achetant.

—o—

Apprenez à agir et à penser par vous-même.

—o—

Ne médisez pas de ceux qui se trouvent dans votre chemin.

—o—

Ne plaisez jamais en affaires.

—o—

Soyez prompt, ordonné, systématique et régulier.

—o—

Personne ne rencontre la richesse en flânant chez ses voisins ou au cabaret.

—o—

Ne contez jamais d'histoires, même intéressantes, pendant les heures de travail.

—o—

Faites usage de votre cerveau et non de celui des autres.

—o—

Un homme honorable respecte sa parole autant que sa signature.